Baiser volé

Autor(en): **Moret, Eugène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 45

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-190026

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Onna grotta, Abran, c'est on moué dè pierrès bornu, iô on fâ peci on borné po que y'aussè 'na golhie âo fond et on recouvrè tot cein d'herbadzo.

— Cein dâi étrè bin galé. Pè bounheu que sè sont arreindzi et que la vont fini. Te dis que cein ne va rein bin nion cein, portant lè derrâirès vôtès sont bin z'uès, sein sè tsecagni.

— Pas tant d'afférè ! te n'as pas liaisu la *Gazetta*, ni la *Revua*. L'est veré que dein lè veladzo on ne s'est pas tant étsâodâ. Faut bin derè assebin que dein l'arrondissémeint dè la Mâoguiettaz, lè quatro conseillers à nonmâ sont saillâi rique-raque, tot coumeint lè trâi dè l'arrondissémeint dè Mâoraz, vu que n'iavâi que 'na lista. Po l'arrondissémeint dè la Pâodéze, yein avâi duès: iena que portâvè lè vîlhio conseillers et ne n'autro iô y'ein avâi trâi novés ; mâ lo peuple n'a pas volliu férè on affront à trâi citoyens qu'aviont étâ lo represeintâ tandi trâi z'ans à Berna, et pè ti lè teimps ; et sein derè dâo mau dè quoui que sâi, l'a renonmâ lè vîlhio, et tot a étâ de. Vouaiquie lo momeint dè gouvernâ, à la revoyance, Abran !

— A tè revairè, Sami !

BAISER VOLÉ

par Eugène Moret.

C'était une grande jeune fille, pâle et mince, un peu souffreteuse d'aspect, et qui devait être belle en dépit de son manteau de saison attardée, de son chapeau passé de mode qu'un ruban fané ne parvenait pas à rajeunir, et de ses allures un peu humbles.

Elle avait bien tort cependant de se montrer honteuse de son accoutrement, évidemment pauvre, car personne ne paraissait le remarquer ; si on se retournait sur sa route, ce n'était au contraire que pour l'admirer, séduit par la finesse de sa physionomie et la distinction discrète de sa tenue.

Elle descendait le quartier des Batignolles et marchait d'un pas pressé, longeant l'avenue de Clichy et traversant la place Moncey. Elle s'engagea dans le quartier Montmartre, gagna la rue de Douai et s'arrêta dans la rue de la Rochefoucauld. Elle était devant une grande maison de belle apparence, dont elle franchit la porte cochère, embarrassée alors par un coupé trois-quarts à train noir, conduit par un cocher anglais haut sur siège, qui tourna sur la droite dans une cour sablée et stoppa à la grille dorée d'un pavillon de haut style.

— Madame la baronne de Saint-Mégret.

Le pavillon lui fut indiqué.

La jeune fille suivit le coupé, mais s'effaça devant une femme qui en descendait. Une toute jeune femme ou le paraissant, emmitouflée dans ses fourrures, bien qu'on ne fût encore que dans les premiers jours d'avril et que la journée ne s'annonçât pas rigoureuse, toute petite, fluette, mignonne, coquette, mais semblant grelotter sous la martre qui l'enveloppait par-dessus sa robe de velours de feuille-morte bronzée et sa double jupe.

Elle fit un signe, le cocher tourna, gagna l'écurie, et la baronne, c'était une baronne, gravit les degrés de l'escalier luxueux, tout garni de plantes grimpantes et d'arbustes verts s'étageant dans leurs caisses luisantes et caressant de leurs tiges élancées l'immense candélabre de bronze doré et les deux bacchantes de marbre blanc veiné de bleu de Carrier-Belleuse.

Un timbre électrique avait vibré, la porte du premier s'était toute seule ouverte, une portière de velours à torsade d'or s'était soulevée, la baronne avait disparu et tout était retombé dans le silence.

La grande jeune fille pâle et mince, gênée davantage dans sa mise modeste, gravissait à son tour l'escalier, dont le grand tapis amortissait ses pas, et sonnait à la même porte.

— Madame la baronne de Saint-Mégret ?

— Quel nom faut-il annoncer ?

— Mlle Thérèse.

— Ah ! c'est vous ? Venez vite, madame vous attend.

Elle n'attendait pas depuis longtemps, la petite baronne, et cependant déjà elle s'impatientait. Ce n'était pas, en effet, la peine d'avoir avancé son retour du Bois, si le rendez-vous qu'elle avait donné était manqué. Elle regarda sa montre : la visiteuse était en retard.

La réception fut sèche et la jeune fille dut balbutier une excuse.

Elle dit son âge, qui lui fut demandé, et le visage pincé de la petite baronne se rasséréna. Vingt-deux ans. Quelle plaisanterie ! Elle en déclarait vingt-cinq pour sa part, et la grande glace du boudoir perdue sous la peluche et les ors des frises lui renvoyant son image, il lui sembla qu'elle paraissait aussi jeune que cette pauvrette.

C'etait une erreur, oh ! une grosse erreur. La baronne accusait l'âge véritable de son acte de naissance : trente-deux ans, bien qu'elle opérât des miracles pour dissimuler une année ou deux. Beauté surfaite et, d'ailleurs, toute de convention : sourire figé dans les plis d'une lèvre mince et sanguinolente, tranchant sur la matité d'un masque rigide ; l'œil beau, mais dur, avec des reflets d'acier, et le front, étroit, sur une tête trop petite ; les cheveux tirés, plaqués, rougis de henné, se terminant en un chignon énorme tordu trop haut.

On disait que cette femme avait été adorée de son mari... car il y avait eu un mari, bien qu'elle parût de nature à s'en passer, un vrai mari mort de sa belle mort. Le baron était même décédé à point pour ne laisser que des regrets mitigés, ayant eu à la fois le génie, après avoir végété quarante ans, de s'enrichir dans une journée par un coup de filet à la Bourse et de disparaître avant d'avoir eu le temps de se ruiner.

La baronne lui en savait un gré infini et ne parlait de lui qu'avec douceur, bien qu'elle fût de l'avis d'un grand philosophe : « Qu'être mort, c'est n'avoir jamais vécu. »

— Vous savez, dit la baronne de Saint-Mégret à la visiteuse, légèrement intimidée, quel service j'attends de vous ? Ma fille a quinze ans : je croyais son éducation terminée et je comptais la marier, mais j'apprends qu'elle ne sait absolument rien que ses prières, qu'elle dit mal, et son piano, qu'elle écorche. C'est toute une instruction à reprendre par la base ; nous y sacrifierons six mois, s'il le faut ; cela vous va-t-il ? Ici, bien entendu, et devant moi, quand faire se pourra.

L'institutrice ne broncha pas, ne fit pas une observation et s'inclina.

— Je sors beaucoup et j'ai peu de loisirs à moi, reprit la baronne, mais je sens qu'il est grand temps que je m'occupe de cette enfant. Néanmoins, la question est de savoir si vous avez les capacités nécessaires pour répondre à mon programme ?

— Madame, dit la jeune fille, j'ai mon brevet supérieur et j'étais en passe d'aller plus loin, je suis élève du collège Sévigné.

— Je ne connais pas, fit la baronne avec une moue dédaigneuse ; ce n'est pas cela dont il s'agit, je tiens seulement à savoir si vous avez une autorité suffisante pour vous faire écouter.

— Je l'espère, madame.

Ce qui faisait dire cela à la baronne, c'était la toilette

plus que modeste, et qui lui parut sans goût, de l'institutrice. Etait-elle assez fagotée ! Le chapeau surtout était un comble. Pouvait-on s'affubler d'un chapeau comme cela? Toutes les modistes ne sont pas hors de prix. Pour un louis ou deux, tout le monde peut se mettre quelque chose de convenable sur la tête et tout le monde a un louis ou deux. Au besoin, on se chiffonne un ruban ou on plante un piquet de fleurs dans un nœud de velours. Mais voilà, ça a traîné des années sur les bancs des écoles et ça ne sait pas tenir une aiguille.

(A suivre).

Boutades.

On sait que bon nombre de Vaudois n'aiment pas à se prononcer catégoriquement ; c'est toujours : « Il faudra voir ; ça se pourrait ; on le dit, etc.

La semaine dernière, un couple des environs de Lausanne se présentait devant l'officier d'état-civil. « Consentez-vous, dit-il au fiancé, à prendre pour femme mademoiselle ***? »

Le Vaudois se grattant l'oreille : « Je ne dis pas non. »

Manière de parler.

— Eh bien, ma chère enfant, demande une belle-mère à sa fille, avez-vous fait la paix, ton mari et toi, pendant le dîner ?

— Hélas ! non. Il ne répondait même pas.

— Que faisait-il donc ?

— Il mangeait, comme si de rien n'était ; il mangeait, mais sans desserrer les dents !...

Un jeune homme, employé depuis deux mois dans une fabrique de chemises, emballait des faux-cols. Tenant sa plume pleine d'encre entre ses dents, il la laisse tomber dessus et en tache trois ou quatre !... Que faire ?... Après un instant de réflexion, il prend la lettre d'envoi et ajoute ce *post. scriptum :* « Il y a quelques cols tachés, mais ce n'est pas de notre faute, l'accident est arrivé en route. »

Un vieux monsieur et une vieille dame :

Le vieux monsieur : « Ah ! chère amie, depuis quarante ans, comme elle est changée, la face des choses ! »

La vieille dame, montrant son visage autrefois beau : « Et les choses de la face, donc ! »

Un gamin ramasse un parapluie qu'on vient de laisser tomber.

— Merci, lui dit une voix de basse.

— Oh ! pardon, je croyais que c'était à une dame, dit le gamin.

Et il remit délicatement le parapluie dans le ruisseau.

On lit dans la *Feuille officielle* du canton de Fribourg, du 13 courant :

Mises publiques. — A la pinte de Praroman, le mercredi de la bénichon, 19 octobre courant, accompagnées d'une bonne musique : 20 mères-vaches, 10 génisses, quelques veaux, 20 bonnes chèvres et environ 2000 pieds de foin et regain de première qualité, à distraire.

A la dernière conférence de M. Scheller, un voisin s'assied par mégarde sur mon chapeau, et le rend à l'état de galette.

— Suis-je assez maladroit, s'écrie-t-il, quand je pense que j'aurais aussi bien pu m'asseoir sur le mien qui est tout neuf !

THÉATRE. — Nous désirons vivement que notre public s'intéresse, plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici, à la saison théâtrale qui vient de s'ouvrir. La nouvelle troupe est dirigée par un homme qui nous est sympathique, non-seulemeut par son remarquable talent, mais par un caractère on ne peut plus aimable. Nous l'avons tant applaudi sur la scène il y a deux ans, qu'il s'est souvenu de Lausanne et nous est revenu. Faisons en sorte qu'il ne s'en repente pas, qu'il n'ait pas de déceptions. Il nous est revenu à la tête d'une troupe qui a fait une excellente impression à ses débuts, et dont nous reparlerons avec plus de détails. Les deux premières salles ont été maigres, nous le regrettons sincèrement pour nos artistes, qui méritaient mieux. Le public lausannois est difficile à réchauffer, surtout au commencement de la saison théâtrale ; mais ne désespérez point, M. Hems, car vous avez tout ce qu'il faut pour rompre la glace ; et dans quelques jours, nous en avons la persuasion, ce public sera tout à vous.

* * *

Demain, Dimanche, la troupe de M. Hems nous donnera le superbe drame ;

Les deux orphelines.

Voilà de quoi faire une salle comble, de quoi prouver à notre cher directeur et à ses artistes que nous savons les apprécier.

Réponse au *Passe-temps* de samedi : *Lot, Jura, Aisne, Aube, Eure.* (Lot jura haine au beurre). Ont répondu juste : MM. Déglon, Mézières ; Berguer, Yverdon ; Vve Vuagnaux, Lucens ; L. Abrezol, Genève ; Jolliet, Bulle ; L. Martinet, cafetier et M. Ney, Lausanne ; J.Bourquin et E. Humberset, au Locle ; S. Natural, Coppet. — La prime est échue à Mme Vve Vuagniaux, à Lucens.

Problème.

Dans un cirque américain, dont la circonférence (piste) a 100 mètres, deux marcheurs partent d'un même point, et se dirigent dans le même sens, et au bout de 30 minutes, ils se retrouvent ensemble au point de départ. Ils repartent alors, mais en sens contraire, et au bout de $32\ ^{8}/_{14}$ de secondes, ils se rencontrent. Combien chacun d'eux ait-il de mètres par heure ?

Prime : Un objet de poche.

L. Monnet.

FAVEY ET GROGNUZ, à l'Exposition universelle de 1878. — **Course à Fribourg et à Berne,** pendant le Tir fédéral. *Quatrième édition*, augmentée de : **Une entrevue avec Favey et Grognuz à Vallorbes.** — La Mappemonde qui penche. — L'histoire dè Guyaume Tè. — La Bataille dè St-Dzâquié. — On voïad zo ein tsemin dè fai. — Lo Corbé et lo Renâ. — Anecdotes. — Illustrés de 20 jolies vignettes par E. Dévérin. — En vente au bureau du *Conteur vaudois* et chez les principaux libraires. — Prix : 2 francs.

AGENDAS POUR 1888. Papeterie Monnet, rue Pépinet, 3. *Messager boiteux de Berne et Vevey.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO